

## « L'art noir » avant 1800 Imprimeurs, imprimeries et impressions

Kenneth Landry

Number 63, Fall 2000

L'univers fascinant du livre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8445ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

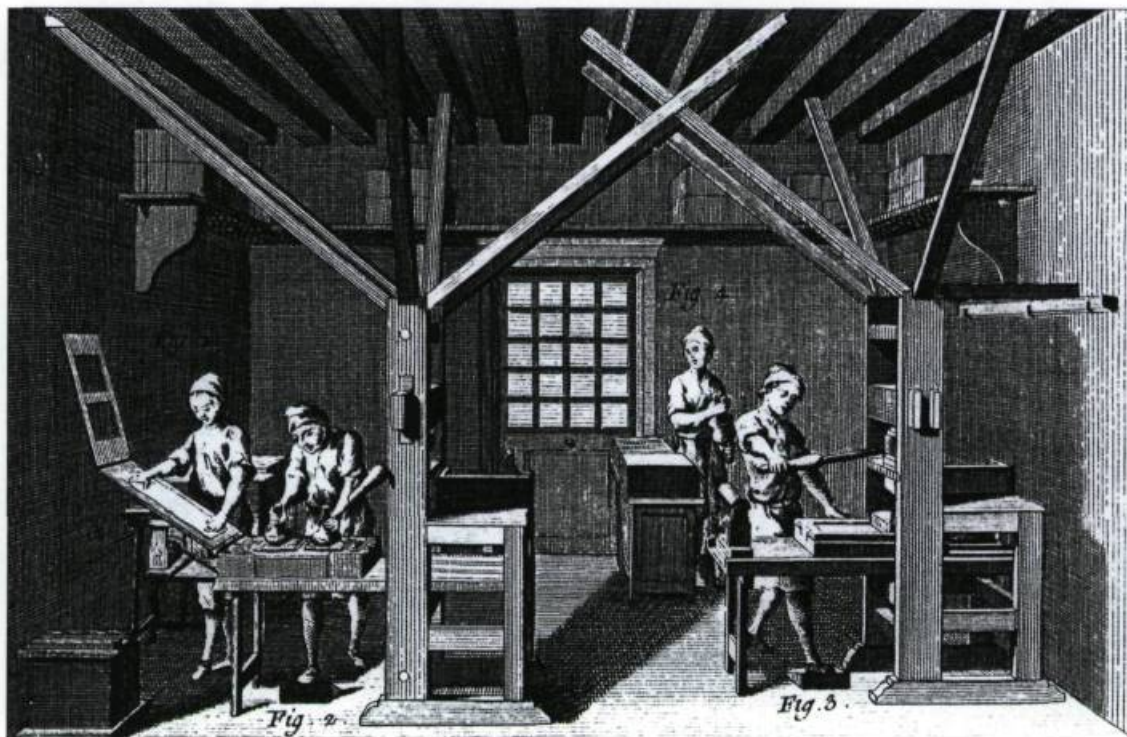
Cite this article

Landry, K. (2000). « L'art noir » avant 1800 : imprimeurs, imprimeries et impressions. *Cap-aux-Diamants*, (63), 14–19.

# «L'art noir» avant 1800

## Imprimeurs, imprimeries et impressions

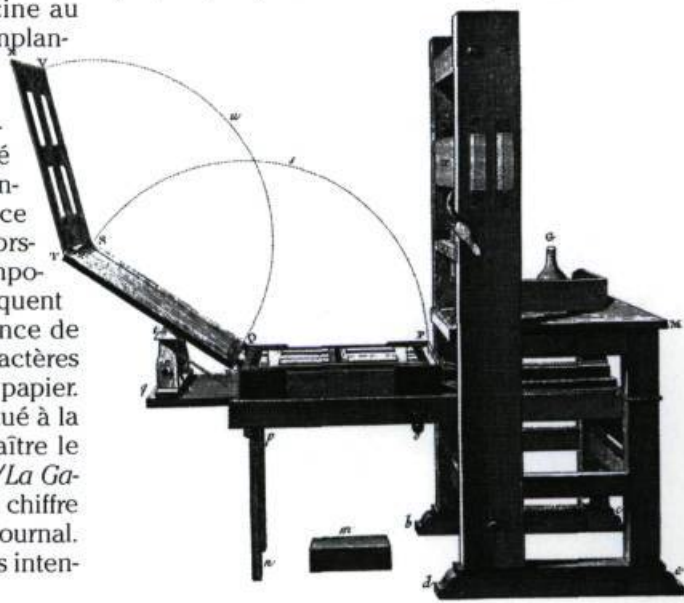
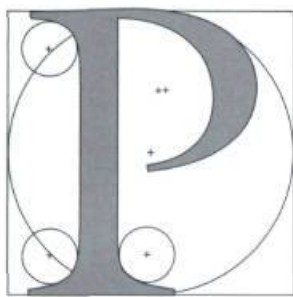
La presse à deux coups, dite «presse à bras», au XVIII<sup>e</sup> siècle. Planche tirée de *L'Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert. (Archives de l'auteur).



PAR KENNETH LANDRY

**A** partir de 1764, dans le sillage de la Conquête, un nouveau pouvoir, celui de l'imprimé ou de «l'art noir» comme on l'appelait jadis, prend racine au Québec et commence à se définir. Son implantation remonte à 1750 dans les colonies américaines. John Bushell commence à publier la *Halifax Gazette* en 1752, le premier journal de langue anglaise imprimé en sol canadien-anglais. Au Canada français, l'imprimerie commerciale commence en 1764, au début du Régime anglais, lorsque l'imprimeur William Brown et le compositeur-typographe Thomas Gilmore débarquent à Québec, avec du matériel en provenance de Londres : une presse, des casses, des caractères d'imprimerie, du plomb, de l'encre et du papier. Le 21 juin 1764, à partir de leur atelier, situé à la haute-ville, rue Saint-Louis, ils font paraître le premier numéro de *The Quebec Gazette/La Gazette de Québec*, tiré à 143 exemplaires, un chiffre qui correspond au nombre d'abonnés au journal. Cet extrait du prospectus indique bien les intentions des imprimeurs :

«Notre dessein est donc, de publier en *Anglois* et en *François*, sous le titre de *La Gazette de Québec*, un recueil d'affaires étrangères et de transactions politiques, afin qu'on puisse se former une idée des différens intérêts, et des connexions réciproques, des puissances de l'Europe. Nous aurons



aussy un soin particulier, de cueillir des transactions, et les occurrences de la mère patrie, faisant attention à chaque événement remarquable, à chaque débat intéressant, et à tout ouvrage extraordinaire, ainsi qu'aux tours que prendront les affaires, autant qu'on les jugera dignes de l'attention du lecteur comme matière d'amusement, ou qu'elles puissent être utiles au Public en qualité d'habitans d'une colonie *Angloise*.

Les propriétaires ambitionnent alors de faire de ce périodique un organe d'information et de divertissement. En 1765, Brown et Gilmore commencent à imprimer les premiers livres publiés au pays, *Presentment of the Grand Jury* [...], en anglais, et une réédition du *Catéchisme du diocèse de Sens*. La ville de Québec devient ainsi le berceau de l'imprimerie au Canada.

tionner, même brièvement, les travaux de quelques chercheurs et chercheuses qui se sont intéressés à cette question. Les essais de Fauteux sur la naissance de l'imprimé sont parmi les premiers du genre. Ils remontent à 1930, avec *The Introduction of Printing into Canada. A brief history*, un ouvrage qui ne fut traduit en français qu'en 1957. À Toronto, en 1952, Marie Tremaine fait paraître *A Bibliography of Canadian Imprints, 1751-1800*, un ouvrage qui recense environ 500 documents et qui deviendra rapidement un «classique» en la matière, car ces travaux inciteront d'autres chercheurs à ratisser les bibliothèques et les collections privées pour trouver des *canadiana* anciens et entreprendre l'étude scientifique de ce corpus. En 1999, Patricia Lockhart Fleming et Sandra Alston viennent compléter cette bibliographie, en publiant un supplément,



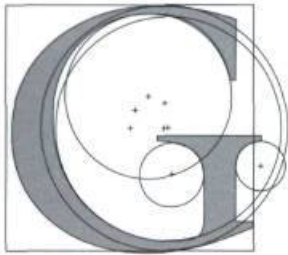
«Québec». Cette gravure italienne montre la ville de Québec au XVIII<sup>e</sup> siècle. (Bibliothèque nationale du Québec).

«L'histoire des premières années de l'imprimerie en Canada est remplie d'intérêt, car c'est l'histoire d'un labeur opiniâtre accompli dans des conditions extrêmement désavantageuses et traversé par d'incroyables obstacles», affirme le bibliothécaire Aegidius Fauteux dans un article posthume sur les débuts de l'imprimerie au Canada, paru dans les *Cahiers des Dix*, en 1951. Il avait lui-même colligé une liste de tous les incunables canadiens, liste qui comprenait environ 1 000 titres avant 1820.

#### UN PETIT ÉTAT DES TRAVAUX SUR LES COMMENCEMENTS DE L'IMPRIMÉ

Avant d'aborder les premiers spécimens de «l'art noir» au Canada français, il convient de men-

*Early Canadian Printing*. Au Québec, Milada Vlach et Yolande Buono publient, en 1976, *Laurentiana parus avant 1821* et, en 1984, une refonte, intitulée *Catalogue collectif des impressions québécoises, 1764-1820*. Ces deux ouvrages recensent 1 115 titres, tous genres confondus. Il est intéressant de noter, dans l'analyse de cette production de *canadiana/laurentiana*, que 77 % des documents sont publiés à Québec, contre 23 % à Montréal. La langue de publication demeure le français dans 52 % des impressions, alors que l'anglais vient au second rang, avec 27 %; les publications bilingues (anglais-français, 18 % et français-latin, 2 %, un détail qui piquera la curiosité des linguistes) représentent 20 % du total; les impressions en latin arrivent en dernière position, avec 1 %. Ce petit tableau serait incomplet sans la



mention du collectif sous la direction d'Yvan Lamonde, *L'imprimé au Québec. Aspects historiques (18<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècle)*, paru en 1989 et qui comprend notamment des articles de plusieurs spécialistes de ces questions, John Hare, Jean-Pierre Wallot, Claude Galarneau et Gilles Gallichan. La seule monographie sur un éditeur de cette époque demeure celle publiée par Jean-Paul Delagrave en 1985 et intitulée : Fleury Mesplet, 1734-1794, diffuseur des Lumières au Québec. Nous également que les artisans imprimeurs ont tous fait l'objet de notices plus ou moins détaillées dans le *Dictionnaire biographique du Canada*.

#### UN PEU D'HISTOIRE

Lors du Régime français, il n'y avait pas de presse à imprimer dans la colonie, sans doute parce que les autorités civiles et militaires ne toléraient aucun écrit contre le régime en place. Le traité de Paris, en 1763, qui marque la cession définitive du Canada à l'Angleterre, inaugure le passage de la domination française à celle de la domination anglaise. Manifestement, cette pé-

compte sept anglophones (six à Québec : William Brown, Thomas Gilmore, William Moore, Samuel Neilson, John Neilson, John Jones; un à Montréal : Edward Edwards), un seul francophone (Fleury Mesplet, installé à Montréal) et un imprimeur d'origine allemande (William Vondenvelden, à Québec). Ces entrepreneurs commerciaux partagent plusieurs caractéristiques communes : ils possèdent un atelier d'imprimerie, une officine appelée communément un «*Printing Office*», pourvue d'une «*presse à bras*» et ils emploient un ou plusieurs compositeurs-typographes et pressiers. Ils s'adonnent tous à des travaux de ville, mais quelques-uns publient également des brochures et des livres. Tous, ou presque, sont des gazetiers, c'est-à-dire qu'ils publient un journal hebdomadaire, qui représente pour eux un moyen d'accroître leurs revenus.

#### LES PREMIERS JOURNAUX

*The Quebec Gazette/La Gazette de Québec* (1764-1874), le premier journal bilingue en Amérique du Nord, publié successivement par William



En-tête de *La Gazette de Québec*, le jeudi 22 décembre 1796. (Archives de l'auteur).

riode de transition comporte des difficultés et des obstacles, comme le rappelait Fauteux. Cependant, les «*nouveaux sujets*» de sa Majesté n'ont eu d'autre choix que de s'adapter aux nouvelles structures et infrastructures dans la colonie : sinon ils auraient passé pour «*French and bad subjects*», comme le soulignait Philippe Aubert de Gaspé dans ses *Mémoires*, en 1866. Ils s'initient donc aux modes de communication importés et constitués par les «*anciens sujets*» de sa Majesté. Dans une nouvelle société où le degré d'instruction et les aptitudes à lire sont de plus en plus valorisés, la population canadienne apprend à tirer profit de sa situation.

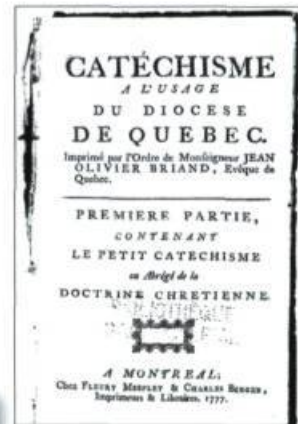
Presque toutes les études sur l'histoire du livre et de l'imprimé attirent l'attention sur la situation paradoxale qui a donné naissance à la culture de l'imprimé au Québec : c'est, après tout, une affaire d'importation... anglophone. En effet, parmi les neuf imprimeurs qui avaient pignon sur rue à Québec et à Montréal avant 1800, on

Brown (jusqu'en 1789) et Thomas Gilmore, est repris par Samuel Neilson (de 1789 à 1793), qui édite également le *Quebec Magazine/Le Magasin de Québec* (1792-1794) et par John Neilson (de 1793 à 1822). De 1788 à 1793, William Moore publie *The Quebec Herald, Miscellany and Advertiser*. William Vondenvelden publie à Québec *The Times/Le Cours du temps* (1794-1795). À Montréal, Fleury Mesplet publie *La Gazette du commerce et littéraire, pour la ville et district de Montréal* (1778-1779), le premier journal entièrement de langue française au pays. Il revient à la charge, en 1785, avec un journal bilingue, *La Gazette de Montréal* (qu'il dirige jusqu'en 1794). En 1795, l'imprimeur Edward Edwards acquiert le matériel de Mesplet et continue de publier le journal jusqu'en 1808.

Ces premières publications sérielles au pays continuent d'intéresser les historiens du livre et de la presse, car elles renseignent sur la situation politique, sociale, économique et culturelle, au

Canada, mais surtout à l'étranger. À cette époque, on fabrique des journaux à partir... d'autres journaux. Armé d'une paire de ciseaux et d'un pot de colle, le rédacteur ou plutôt le compilateur d'un journal hebdomadaire de quatre pages peut choisir, parmi les journaux et les périodiques qui entrent au pays, les extraits susceptibles d'intéresser sa clientèle, ses «pratiques» comme il les appelle, composée d'abonnés au journal. Il va sans dire que le compilateur qui entreprend ce repiquage ne prend pas souvent la peine d'indiquer la provenance de tel ou tel extrait. En hi-

Malgré la bonne volonté des propriétaires, elles ne véhiculent pas beaucoup de nouvelles locales, prétendument parce que ces nouvelles se transmettent de bouche à oreille. Les textes littéraires sont plus fréquents pendant les périodes creuses, à l'hiver surtout. Quant au format et au contenu, on pratique donc une forme de journalisme sans journaliste, car les quatre pages du journal forment en quelque sorte un recueil hétéroclite, une collection de textes épars, dont certains sont canadiens et d'autres (la majorité) sont probablement d'origine étrangère. Quelques-uns



(Archives de l'auteur).

ver, les propriétaires de journaux éprouvent des problèmes d'approvisionnement, parce que les ports de Québec et de Montréal sont fermés à la circulation maritime. C'est alors que les journaux reproduisent un plus grand nombre de textes littéraires. Pendant le Régime anglais et jusqu'après les guerres napoléoniennes, tous les imprimés importés au pays (y compris les journaux et les périodiques) doivent obligatoirement passer par l'Angleterre (par Londres, plus précisément) avant d'entrer au Canada. La seule façon d'échapper à cette exigence consisterait à faire venir des journaux de New York.

Sur le plan visuel, les gazettes se ressemblent comme deux gouttes d'eau : quatre pages, présentées dans un format in-folio, deux colonnes par page (comme la Bible), une typographie serrée, pas de gros titres. Bref, une présentation qui rappelle le modèle américain à la même époque. Les gazettes qui paraissent au Canada français comportent d'abord deux éléments : des nouvelles et des annonces publicitaires (qu'on désigne de «avertissements», un calque de l'anglais, *advertisements*). Elles se perçoivent comme des organes d'utilité publique et elles s'adressent principalement à une clientèle marchande, d'où la prépondérance de nouvelles étrangères.

de ces écrits sont signés, mais certains (la majorité) ne le sont pas et d'autres encore portent un pseudonyme ou des initiales. Jusqu'à présent, peu de chercheurs se sont aventurés à essayer de démêler cet écheveau compliqué.

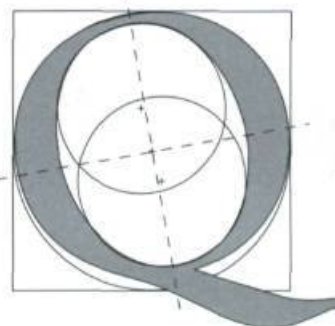
#### DES TRAVAUX DE VILLE ET DES FEUILLETS DE TOUTES SORTES

La plupart des imprimeurs produisent des travaux de ville, connus également sous l'appellation anglaise de «Job-Printing». Ils acceptent des commandes de formulaires, papier à en-tête pour bureaux, contrats de vente, procurations et mandats, règles de pratique, obligations, testaments, billets, avis publics, circulaires, etc. L'annonce suivante, parue dans *The Times/Le cours du temps* de Vondenvelden (le 23 juin 1894) donne une idée de l'étendue des travaux qu'un imprimeur pouvait entreprendre :

«Étant à présent complètement établie à la maison de Mr. Rollette, à peu près au milieu de la côte qui conduit de la Haute à la Basse Ville, le Public est averti par ce présent, qu'il s'y imprimera toutes sortes d'affiches, Invitations d'enterrement, blancs formules et en général toutes espèces d'ouvrages du ressort de ce métier, qui

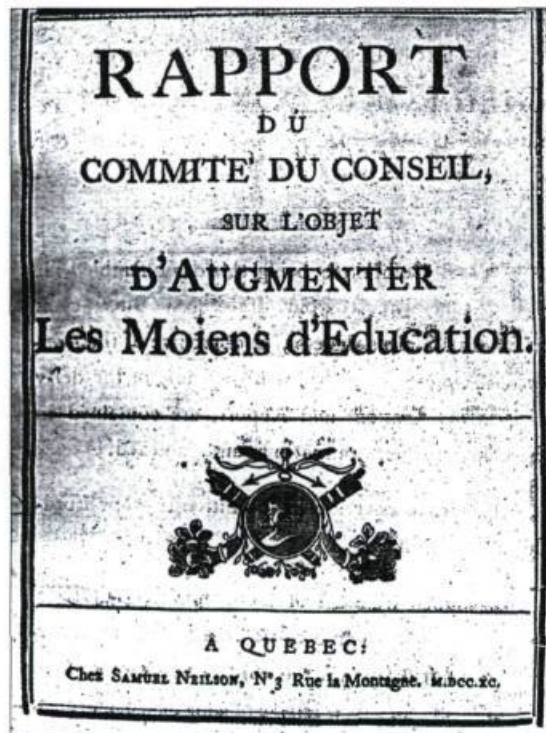
En-tête du Quebec Herald du 24 novembre 1788.

(Archives de l'auteur).



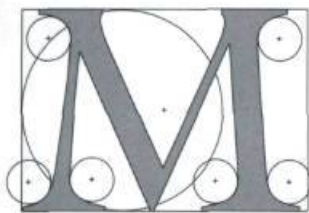
s'exécuteront aux conditions les plus raisonnables, avec exactitude, propreté et diligence, et l'IMPRIMEUR sollicite la faveur d'une part de l'emploi du Public dans cette branche».

Ce texte, mal traduit de l'anglais, indique assez clairement que la qualité de la langue française des gazettes bilingues laisse parfois à désirer. Les gazettes recherchent constamment de bons traducteurs et elles publient régulièrement des annonces à cet effet. Ainsi, malgré leur appellation, les journaux bilingues ne sont pas rédigés dans l'une ou l'autre des deux langues. Fréquemment, nous avons plutôt affaire à des journaux traduits (de l'anglais au français).



(Archives de l'auteur).

Parmi les autres travaux qui sont monnaie courante dans la plupart des ateliers, les livres de compte des imprimeurs Brown et Neilson font état de la publication de placards et de feuillets ou *handbills*, selon le terme anglais, imprimés parfois recto verso. Cette catégorie de documents comprend des avis commerciaux, des affiches (de pièces de théâtre), des notices nécrologiques, des prospectus électoraux et des calendriers en feuillets. Ces pièces appartiennent à un ensemble de publications que les bibliothécaires désignent d'*ephemera*, pour marquer leur caractère fugace, fragile, précaire. C'est sur ces feuillets qu'on trouve, par exemple, les «Étrennes du garçon qui porte la Gazette de Québec aux pratiques», une sorte de petit boniment rimé annuel, qui résume les événements de l'année qui vient de s'écouler. Comme la plupart de ces documents éphémères sont bilingues, les historiens de l'imprimé commencent à accorder une certaine importance à ces textes imprimés sur



une feuille *in-plano* qui ont souvent échappé à l'attention des bibliographes.

## DES LIVRES ET DES INCUNABLES

Les premiers *canadiana* sont perçus comme des incunables, un terme réservé généralement pour une édition qui date des commencements de l'imprimerie. Aegidius Fauteux fut un des premiers à utiliser ce vocable au Québec pour désigner les publications canadiennes parues avant 1820, une date qui a été choisie, semble-t-il, parce qu'elle coïncide avec la disparition de l'imprimerie artisanale et le remplacement des presses à bras par des presses mécaniques, plus performantes.

La principale caractéristique des premiers travaux de l'imprimerie canadienne, c'est d'abord leur aspect utilitaire, pratique. Vraisemblablement, ce qu'on ne peut pas importer d'ailleurs à des conditions avantageuses est imprimé ici. Les frais d'impression sont assumés entièrement par l'auteur. Cependant, la plupart des travaux d'envergure (les livres) sont commandités. Les principaux commanditaires, le gouvernement et le clergé, à eux seuls, monopolisent une bonne partie du marché. William Brown reçoit une allocation annuelle, versée par les autorités coloniales pour les annonces officielles. Dans ses livres de compte, les publications gouvernementales et les livres de piété et de dévotion se retrouvent en tête de la liste de ses travaux imprimés. Le *Catéchisme du diocèse de Sens* a d'abord été tiré à 2 000 exemplaires en 1765 et réimprimé, cinq mois plus tard, au même tirage. Ce best-seller, devenu le *Catéchisme* du diocèse de Québec, a ensuite été réimprimé six fois jusqu'en 1791, pour un total de 19 000 exemplaires. Le *Catéchisme ou abrégé de la doctrine chrétienne*, imprimé par Fleury Mesplet, en 1777, a également connu son heure de gloire. Parmi les ouvrages de dévotion, mentionnons les *Heures de vie* (1769), les *Cantiques de l'âme dévote* (1776) et un ouvrage d'Amable Bonnefons, *Le petit livre de vie* (1777), tous réimprimés par Mesplet à partir d'éditions françaises.

Pour ce qui est des publications «officielles», les quatre volumineux *Traité*s du juriste François-Joseph Cugnet (*Traité abrégé des anciennes loix, coutumes et usages de la colonie du Canada* [...], *Traité de la loi des fiefs*, *Traité de la police*, *Extraits des édits, ordonnances* [...]) n'auraient pas vu le jour sans l'appui financier du gouvernement. Un autre type de publications qui suscitent de l'intérêt et qui représentent des revenus assurés sont les almanachs, notamment l'*Almanach de cabinet* (publié à partir de 1765) et l'*Almanach curieux et intéressant* (à partir de 1778). Pour répondre aux besoins du marché scolaire, il y a le *Grand Alphabet* (imprimé à partir de 1765), tiré à des milliers d'exemplaires avant la fin du siècle.

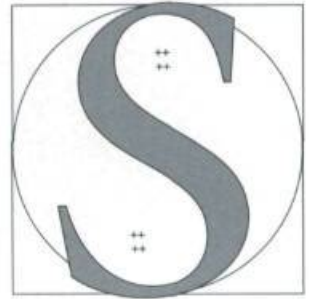
cle. On y trouve également un *Livre pour apprendre à bien lire en français* [...] (1778) et, de Charles-François L'homond, une édition canadienne des *Éléments de la grammaire latine* (1776). La littérature n'est pas en reste. En 1775, Brown publie *Le monde démasqué : comédie française en deux actes*. En 1776, Mesplet édite *Jonathas et David ou le triomphe de l'amitié*, du jésuite français Pierre Brumoy. En 1778, il fait paraître le *Journal du voyage de M. Saint-Luc de la Corne, écuyer, dans le navire l'Auguste, en l'an 1761*. En 1799, John Neilson publie, de l'évêque de Québec, monseigneur Joseph-Octave Plessis, le célèbre *Discours à l'occasion de la victoire remportée par les forces navales de Sa Majesté britannique dans la Méditerranée le 1 et 2 août 1798, sur la flotte française* (1799). Ce sermon important est un modèle de l'éloquence religieuse et en même temps qu'un rappel de la fidélité des Canadiens français à la couronne britannique.

Après ce survol des premiers travaux de «l'art noir» en terre québécoise au XVIII<sup>e</sup> siècle, une remarque s'impose : dans des conditions matérielles difficiles, des imprimeurs artisans ont réussi à produire une étonnante diversité d'incunables, qu'il s'agisse de feuillets, de brochures, de publications sérielles ou de livres. Au terme de son étude de ce corpus, Fauteux déclarait : «Notre imprimerie à ses débuts a été plus active que

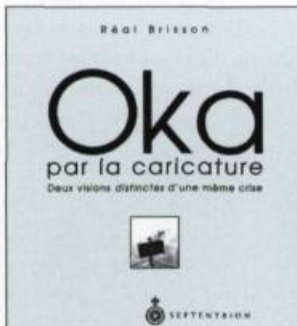
plusieurs ne l'ont pensé». Nous souscrivons entièrement à ce jugement et nous n'avons aucune difficulté à imaginer, à plus de deux siècles de distance, deux pressiers à l'œuvre, penchés sur leur «presse à deux coups», l'un en train d'encre la forme, l'autre, exécutant l'impression en manœuvrant le barreau. La manœuvre est longue, car des ouvriers expérimentés arrivent à imprimer au maximum 300 feuilles par jour. Le mot de la fin revient à un de ces imprimeurs pionniers, Fleury Mesplet, qui reproduisait, dans sa *Gazette de Montréal* du 23 février 1786, un essai intitulé *Les avantages que la presse procure au public* :

«La Presse (ou l'art de l'Imprimerie) est la source, l'étaï et le soutien de toutes les connoissances utiles. Par elle le génie est éclairé dans la jeunesse, & fortifié à mesure que l'homme fait des progrès dans les sciences. Par le moyen de la Press, les anciens communiquent leurs découvertes, & font couler les ruisseaux de leur expérience dans l'immense océan de la sagesse humaine.» ♦

**Kenneth Landry** est chercheur au Centre de recherche en littérature québécoise à l'Université Laval.



## L'histoire sous toutes ses facettes

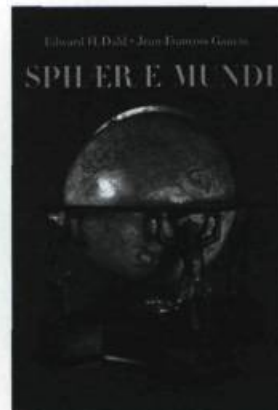


**Réal Brisson**  
**OKA**  
**par la caricature**  
**Deux visions distinctes d'une même crise**  
La crise d'Oka éclate brusquement à l'été de 1990. Pendant presque trois mois, le pays bascule dans la violence et le désordre. À partir de 800 caricatures tirées d'une quarantaine de journaux tant anglo-

phones que francophones (118 sont reproduites dans le livre), Réal Brisson analyse un moment privilégié de l'histoire où se confrontent trois nationalismes, leurs valeurs et leurs traits culturels.

À la fois amusantes, réductrices et parfois troublantes, ces images invitent le lecteur à voir et à suivre en parallèle deux récits bien « distincts » et révélateurs d'une même crise.

312 pages, illustré, 29,95 \$



**Edward H. Dahl**  
**Jean-François Gauvin**  
**Sphærae Mundi**

Globes célestes et surtout globes terrestres ont eu la place d'honneur pendant trois siècles dans les cabinets des rois et des diplomates, dans les grandes bibliothèques et dans les salles de cours.

À partir de la collection du Musée Stewart, vous découvrirez dans cet ouvrage la vie et l'œuvre des principaux

éditeurs de globes, étayés et illustrés de 130 reproductions couleurs d'une richesse cartographique astronomique et d'une esthétique remarquable.

208 pages, couleurs, reliure de luxe, 49,95 \$, reliure souple, 39,95 \$  
Disponible en version française ou anglaise

1300, rue Maguire, Sillery, (Québec) G1T 1Z3  
Téléphone : (418) 688-3556 • Télécopieur : (418) 527-4978  
www.septentrion.qc.ca

**SEPTENTRION** 